73

8.

DISCOVRS SVR L'INAPPETENCE D'VN ENFANT DE VAVPROFONDE confins de Sens, qui n'a beu ny mangé de puis dix-neuf mois.

PAR SIMEON DE PROVANCHERES
MEDECIN DV ROY.

SECONDE EDITION AVGMENTEE par l'Autheur d'vn second discours. page 23



A SENS,

Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur & Libraire, demeurant en la grand ruë, deuant le Palais, à l'Esperance.

M. DC. XII.

L'IMPRIMEVR
AV LECTEVR.

VOvs auez veu le diſcours de l'inappetence d'vn enfant de vauprofonde, faict par le Sieur de Prouancheres Medecin du Roy, des le commencement de l'année preſente. Ie l'ay creu auoir eſté bien receu, puis que trois moys apres l'impreſſion, ie ſuis demeuré ſans aucuns exemplaires : Et ay bien recogneu, par la recherche que l'on en a faicte depuis, que ie debuois luy donner vne ſeconde impreſſion. Il ſemble que ie deuſſe l'auoir faict plus toſt, mais ie deſirois l'accroiſtre des obſeruations de l'autheur ſur ce ſubiet. Son intention eſtoit de communiquer ſeulement ſon manuſcript à ſes plus familiers amis, & faiſoit ſcrupule de luy donner la preſſe, mais i'ay vſé d'importunitez ſi grandes, qu'en fin il a acquieſcé a mes prieres, vous aurez ce contentement par la lecture qu'en ferez, d'eſtre confirmez en la creance d'vne choſe ſi rare, & louerez le ſoing que l'Autheur a eu d'en eſtre eſclarci, afin de leuer tout le doubte, que la non-veuë de l'enfant pouuoit apporter à ceux qui ne croyent que ſoubz bonne caution.



DISCOVRS SVR L'INAPPETENCE D'VN ENFANT DE Vauprofonde confins de Sens, qui n'a beu ny mangé depuis dix-neuf mois.

PAR SIMEON DE PROVANCHERES Medecin du Roy.



ONSIEVR vous m'escriuez d'vn discours en forme de lettre tombé en vos mains, sur le subiect d'vn enfant de l'age de dix ans, natif de Vouprofonde, distant de trois lieües de Sens, qui vit sans boire & sans manger, n'a beu ny mangé, ny rendu aucuns excrements, depuis sept moys, ayant toutes autres fonctions libres: & cecy est ce que ie iuge digne d'admiration, & fort estrange en vn enfant, qui semble debuoir sans cesse auoir le pain en main, & le morceau à la bouche. Vous croyez qu'estant ce narré de l'vn de noz Chirurgiens, que vostre creance sera fortifiée, si ie veux prēdre la peine de vous escrire ce que i'en puis auoir ouy & appris. Vous me faites vn singulier plaisir, voire m'obligez extremement, de me donner moyen vous tesmoigner par effect la puissāce que mes amis

ont ſur moy, & que la peine que ie puis prẽdre à leur occaſion m'eſt treſ-agreable. Faiſant doncques eſtat de voſtre amitié i'ay pris reſolution de ſatisfaire à voſtre deſir, & outrepaſſant les termes d'vne ſimple lettre & aduis entrer en vn diſcours de plus longue halaine. l'Autheur de la lettre qu'auez veuë me l'ayant preſentee, ie me ſuis donné le loyſir de la voir & lire. Ie loüe certes ſa curioſité & ſon intention, en ce qu'il à voulu cõmuniquer vne choſe ſi rare & digne d'eſtre publiee. Il s'eſt aucunemẽt preſſé, mais il ne pouuoit taire ce merueille, qui merite bien vne plume delicate, vn traité ſolide, & pour le faire dignement vn Philoſophe & Medecin. Ie ne ſeray iamais ſi preſumptueux que de m'en iuger capable, ains ie proteſte n'auoir autre deſſeing que d'eſbaucher ce ſubiect, & cõuier ceux qui ont plus de merite que moy de le polir & rẽdre à ſa perfection. Quant au faict il eſt bien veritable & ſans impoſition, au rapport de ceux du lieu que i'ay ouïs, & de pluſieurs du voiſinage dignes de foy qui me l'ont cõfirmé. Ioinct que la diſſimulation ne peut tõber en vn enfant pour le rendre doubteux.

La difficulté giſt en la recherche de la cauſe, qui ne peut eſtre que rare, puis que l'effect eſt du tout extraordinaire. Et pour y entrer, ie dis que la priuation de mãger & boire & l'inappetẽce en ceſt enfant, luy eſt commune auec d'autres mẽtionnez par pluſieurs graues & fidelles Autheurs, au rapport deſquels on ſe doibt aſſeurer : & ceux la ont eſté en diuers ſiecles & aages, comme luy, inapetens: ont veſcu ſans manger & ſans boire non vne ſepmaine, vn mois, vn an : mais pluſieurs ſepmaines, mois & annees : ſi que la difficulté ne ſe rencontre qu'en la cauſe. Pour s'en eſ-

clarcir,il faut se represẽter ce qui est l'appetit de l'hõme,la fin duquel est la restauration de ce qui s'euapore de sa substance, par la perte duquel appetit il est necessité de rẽdre bien tost les derniers soupirs,estãt tout perspirable & euaporable pour la rarité de sa substance,& que plus notoirement se voit en luy la contrarieté des qualitez premieres,en l'inegalité desquelles l'homme ne peut longuement subsister: & soubs ces considerations Hippocrates à dit que la vie de l'homme est courte. Remarquons en luy sa substance,& en la substance les parties solides,fluides & rapides:& soubz l'estenduë des solides les os,tẽdons, mẽbranes, nerfs,venes,arteres,chair,graisse & cuir: soubz les liquides les humeurs: és humeurs le sang, la pituite,la cholere & la melancholie:tous sucs diuisez & differents en affections, mais conioinctement vnis en la masse sanguinaire,dedãs l'enclos des venes tant que l'homme est animé & plein de vie. Dõnons aus rapides les esprits, le naturel vital & animal, raportez au foye,au cueur & au cerueau,estant le naturel la matiere du vital,& cestuicy matiere de l'animal Ore est il que toutes ces parties constituentes la substance de l'homme, ne se trouueront auoir vn estat tousiours semblable à soy,tousiours ferme & stable: ains estre subiectes à mutation, & à vn cõtinuel flus, lequel les oblige à vne continuelle reparation. Et en suitte de ce,elles sont portees par vne inclination naturelle à appeter ce qui leur mãque. Car l'appetit est des choses absentes & non presentes. Mais il ne leur suffit d'estre douees de cest appetit, qui leur est propre & né en elles, par-ce que son action seroit sans effect s'il n'estoit secouru d'vn appetit naturel,que le

foye luy influe cõme ſource des facultez naturelles cõmunes a toutes les parties : & encore de celuy qui eſt animal ou ſenſitif, auquel le ſens commun donne ſon departement, & le loge à la bouche du ventricule, qui eſt organe & inſtrument de l'appetit, ou il fait la charge qui luy eſt cõmiſe, pour veu que ceſte partie ſoit capable de la receuoir, par ſa bonne temperature, conformation & vnion. Ceſte bouche du ventricule ſe trouuant ainſi diſpoſee, exerce ſa fonction par le cõcours de pluſieurs mouuemens, deſquels le premier eſt l'inanition des parties, luy ſuccede l'attraction des venes, à celle cy la ſuction de la bouche du vẽtricule, puis le reſentimẽt de ceſte ſuction, laquelle s'eſleue au ciel du ſens commun à ce qu'eſmeu & excité du mouuemẽt de ſuction, il reſueille la faculté ſenſitiue, luy trace ſon chemin, & la guidant par les nerfs, luy donne le gouuernement & cõmandement ſur la place, la renge ſous ſon obeiſſance, & met en ſon debuoir : & lors ceſte partie inſtrumẽtale faict ſa fonction, court à l'alimẽt, qui luy eſt neceſſaire pour reſtaurer ce qui eſt decheu des parties euaporables tant ſolides liquides que rapides. Ces moyẽs de l'appetit ont vne telle liaiſon, que le manquemẽt de l'vn eſt baſtant pour troubler toute l'œconomie naturelle du viure: & de la ſurgit vne inappetence, la fin de laquelle eſt la mort ineuitable de l'homme. Car de l'inappetẽce vient le defaut de mãger, du defaut vne atrophie & nõ-nouriture des parties, & de ceſte non-nouriture la mort. De la nous faiſons ceſte reſolutiõ que l'entretien & conſeruation de la vie depend du manger, & que ſans mãger il eſt impoſſible de viure. Mais ceſte fõction de manger n'eſt pas vne fonction

continue : car il faut du temps & de l'interual pour cuire & digeret la viãde,& en cuisant la conuertir en vne substance conuenable & propre a nourrir , estãt prealablement attiree & receüe,puis retenüe & finalement deschargee dedãs les intestins,qui sont les canaus par lesquels elle est distribuee. Toutes ces actions differentes desirent diuers moments du temps , elles s'entresuiuent,& se fõt les vnes apres les autres, & non en vn mesme instant : mais le temps qui leur est donné se suit de prez, & cest interual est de peu de duree,plus ou moins selon que la chaleur naturelle,a plus ou moins de vigueur,consomme plus ou moins de la substance euaporable. Doncques pour reparer l'inanition,que la chaleur occasionne en la substance humaine, & dissipable plus que toute autre,il est necessaire demãger:& pour-ce que le dechet d'vne substãce si fluide va viste, la refection doibt aller de mesme pas. Ie scay bien que par maladies & accidens l'inappetence peut estre introduite & qu'ils peuuent demolir l'apetit pour vn temps, ruiner & destruire les moyens auec lesquels il paruient à son but,qui est la restauration de ce qui est descheu de la matiere exhalable. Et qu'ainsi soit supposons n'y auoir aucune inanition és parties , en elles cesse l'atraction des venes,si les venes n'attirent,la suctiõ du võtricule est en repos : car en attirant elles le stimulent à faire ouuerture de la bouche partie superieure de l'estomach , & luy donnent le mouuement de suction,cessant lequel , le sens commun n'est cõuié à luy deferer la faculté sensitiue,à la suitte de laquelle est l'actiõ, comme à la suitte de la cause est l'effect : & ceste faculté luy estant deniee l'indigence des parties ne peut estre

resentie,& en ce cas elles n'appettent, ny ne desirent l'alimẽt necessaire à la vie: si que luy defaillãt le desir, il en arriue,ce que nous en auõs dit, la nõ-nourriture du corps, bien tost apres la perte de la vie. Ainsi vous voyez cõme euidẽment les mouuements de l'appetit presens & reiglez reparẽt les breches de l'inanitiõ, & comme absents,par vne consequence infalible, ils donnent entrée à la mort. Nous recuillõs de ce que dessus,que la substance de l'homme est dissipable, & que se dissipant cõtinuellement,elle se doibt reparer Que l'appetit qui nous est donné à cest effect, nous cõuie a mãger pour viure,& de iour en iour,qui plus qui moins,& chacun selon sa portee. Ceste façon de viure iournaliere est commune à tout sexe, en tout aage,& personne n'en peut estre exẽpte selõ le cours ordinaire de la nature humaine. La raison y consent, l'experience nous le fait voir,autremẽt la chaleur naturelle & l'humidité radicale inseparablement vnies, esquels la vie cõsiste priuees de leur entretien se rendent languides, se consomment & esteignent apparẽment,& en peu de iours:principalemẽt si la læsion est notable és mouuemẽts naturels & animaux,à l'aliment pour sa conseruation & restauration:lesquels estant offensez, il ne peut estre conserué ne restauré: Ie dis offensez grandement, & en sorte que l'appetit soit aboly. Et alors,ou la faculté sensitiue est interceptе par vices propres au cerueau, & nerfs deferents: ou elle est transmise & portee, mais non receüe, par autres vices affectez à la bouche du ventricule ce qu'aduenant le sentiment de suction luy mãque: Ou bien la faculté naturelle & insite ne reueille point l'influente, de sorte que la suction qui est le moue-

ment de la bouche du ventricule, cessant & estant en demeure, les autres fõctions viennent à deffaillir soit que la læsion en appartienne à ceste parrie organique & luy soit propre, soit qu'elle luy soit communiquee par les parties qui sont au dessoubz d'elle. Ou le vice se rencontre en la faculté attractrice des venes: car si elles n'attirent, qui est cõtre leur particuliere inclination, la cõcupiscence naturelle ne peut faire ce qui est de son office, & n'entre au debuoir de sa charge: Où finalemẽt il n'y à poinct d'inanition en toutes les parties du corps, & ne se trouue en la substance des parties, tant solides fluides que rapides aucune diminution ou dechet, contre la loy de la nature humaine, qui ne peut estre sans inanition, puisque les principes & fondements de la vie sont de soy, & de moment en moment consõmables. Car la vie mesme, qui est vne action, ne peut subsister en vn mesme estat, & auoir en soy vne immutabilité & constãce. Si dõcques l'appetit est aboly par les tares vitieuses, qui peuuent empescher le cours naturel des mouuemẽts, qui conseruoient les parties & reparoient la perte de leur substãce, il s'ensuit que telle abolitiõ ne peut estre, qu'elle ne face breche visiblement à la vie, & endommage l'habitude naturelle des parties lesquelles n'estant maintenues ny restituées, certes d'vn sain & entier estat auquel elles estoiẽt se iettent facilement & sensiblemẽt en vn pire, s'attenuent, s'amaigrissent s'esteingnent & mortifient. Car si naturellement, & d'vne suitte non interrõpue, se deperit quelque portion de la substance, il faut que la reparation se face selon la mesure du flus, cõsequemment sans interruption. Et par ces considerations nous admirons, & admirans

recherchons cõment l'enfant, ſubiect de ce diſcours, viuant ſans boire & ſans manger de puis ſept mois puiſſe ſubſiſter auec ſes fõctions naturelles, vitales & animales, toutes libres, fors celles qui doibuent ſans ceſſe conuertir l'homme à l'aliment, car les fonctions ſelon la deſtination des parties prennent leur force & vigueur de l'alimẽt, la ſubſtraction duquel importe à leur conſeruation & vie. Et nean-moins ceſt enfant priué de nourriture, par le mãquement d'appetit, vit ſans emaciation, du moins à veſeu iuſques à preſent le corps demeurant en ſa plenitude, il court, il va d'vn pied ferme, iouë auec ſes pareils, veille & dort alternatiuemẽt, eſt exempt de douleurs, ne plaint rien que l'õ puiſſe remarquer. Et certes s'il auoit quelque touche & reſentiment de mal, il ſe manifeſteroit, & vn ieune enfant cõme il eſt ne pourroit iamais le cacher, ny diſſimuler. Chacun mal porte ſon bouchon & enſeigne: de ſorte que ſi l'enfant ne mãgeoit ny ne beuuoit point, pour raiſon des vices appartenans ou auz facultez, ou à l'organe de l'appetit, ils ſe donneroient â cognoiſtre par leurs propres ſignes & effects, cõme le feu par ſa fumée, lueur & chaleur. Mais quoy? eſt-ce de neceſſité, que pour viure ſuiuant le cours ordinaire & loy immuable de la nature, il faille que l'hõme boiue & mange de iour en iour, & qu'il ne puiſſe ſans mourir ſe paſſer de boire & mãger quelque ſuitte non de iours, mais de ſepmaines, de mois & d'années? Qu'il ne puiſſe par quelques iours viure ſans alimẽts, & qu'il n'y aye des cauſes naturelles de cela, il n'en faut aucunemẽt doubter: & cela ſe voit tous les iours en pluſieurs, qui s'abſtiennent de mãger volontairement s'ils ſont ſains, & non volontairement s'ils

ſont malades: mais de paſſer, tant en ſanté que maladie plusieurs ſeptmaines, mois & années ſans nourriture, il ne ſe peut naturellemẽt, puis que ceſt vne loy naturelle commune à tous homme, qu'il faut manger & boire de iour en iour pour viure. Son eſtre ne peut permettre le contraire, ſon entrée au monde y repugne, tout ce qui eſt conſiderable au corps humain le reduiſent à ceſte neceſſité, La volonté en l'hõme peut beaucoup, mais elle n'à le pouuoir de frãchir & rompre les barrieres de la nature humaine. Celuy qui ſeroit ſi oſé d'attenter le contraire, appelleroit Dieu au combat, s'oppoſeroit aus terminations du Ciel, & de ce ſouuerain architecte, qui à donné aus choſes par luy créees la proprieté de leur eſtre, & les ꝯ deſtinées par vn ordre reiglé à ce qui eſt de leurs fonctions: Elles viuent, ſe meuuent & agiſſent comme il l'a voulu. Mais voyons ceſte neceſſité de mãger & boire és choſes qui ſe conſiderent au corps humain. Hippocrates les à reduictes en trois, en la ſubſtance, facultez & actions. Nous l'auons cy deuãt aſſez faict recognoiſtre en la ſubſtance ſolide & fluide de laquelle ſans intermiſſion & relache ſe va touſiours deperiſſant quelque parcelle, puis que la chaleur principe de vie agit ſans ceſſe, & agiſſant conſomme touſiours la choſe contre laquelle ſa force eſt employée: de ſorte que ſi par la prouidence de la nature ceſte perte n'eſtoit reparée inceſſãment, l'indiuidu s'aneantiroit, & iroit le grand galop à la fin: mais pource qu'en la ſubance du corps humain, la diſſipation à eſté euidente, & qu'à faute de nourriture les parties tant ſolides que liquides ſe recognoiſſent euaporables, & que nous auons paſſé ſoubs ſilence le flus prompt du troiſieſme prin-

cipe de sa substance, qui est des esprits, auant que d'eutrer en la consideration des facultez & actions, il fault en toucher vn mot.

Les deux premiers principes constituans la substance estoient les membres solides & les humeurs, le tiers se resout és esprits, & en eus nous pouuous voir clairemeut vn flus tres-veritable, pour raison duquel l'homme est necessité de boire & manger, la demonstration en est facile. Car plus vne chose est vaporeuse & d'vne plus tenue matiere, tant plus tost elle se dissipe: ores est il que l'esprit est vne subtile vapeur exprimee du sang, esprit qui au foye est naturel, & sert de matiere, comme nous lauous dit cy deuant, au vital, lequel tenant son siege au cœur, distribue par les canaus arterieux la chaleur qui viuifie les parties, & ce vital esleué iusques aus ventricules du cerueau, sert de matiere à l'animal. Ce dernier loge au dongeon & plus eminent lieu de l'homme, faisant sa reueuë & departement par les nerfs tant motifs que sensitifs, rend toutes les parties capables de mouuement & sentimẽt: soit de l'vn ou de l'autre des espritz la substance est aërienne, car l'air mesme externe fait partie de sa substance, c'est vn corps subtil & tenue, partãt fort prompt à s'euaporer, qui pour estre maintenu, à besoing d'vne prompte restauration. Contemplez auec moy que la necessité de les reparer subitement vient de leur generation, & du moyen que la nature en à donné. Car l'esprit est vn extraict du sang, le sang est vn extraict de l'aliment, & la vie est continuée, conseruée & maintenué par la nourriture iournaliere, que l'estomach premier instrumẽt de la nutrition luy donne, parce que l'aliment est la

matiere du sang, & le sang matiere de l'esprit: c'est vne succession perpetuelle, laquelle est sans repos & interual. Voyla comme l'homme est obligé à manger & boire pour la generation & conseruation des esprits, la sustance desquels est plus que tout autre dissipable. Aduisons finalement comme les facultez & actions aussi bien que la substance sont considerables au corps humain, desirent & aduouent ceste necessité de manger pour viure. Nous frapperons d'vne pierre deux coups: car si nous la faisons paroistre ès facultez, puis que les actions en sont les effectz, ceste necessité se fera remarquer en tous les deux soubz la faueur des raisons qui leurs sont communes. C'est chose recognuë que les facultez sont diuisées en trois en la naturelle, vitale & animale, & chacune tient son estre de l'ame, & en deriue comme le ruisseau de sa source. C'este ame à son esgard est vnique, toute en tout, & en chacune partie toute, mais elle est douée de plusieurs facultez pour luy seruir en actions distinctes & differentes. Car la naturelle à son throsne au foye, & preside à la nutrition, accroissement & generation. La vitale à le sien au cœur, & luy appartient les motions vitales, par lesquelles elle donne non sa nourriture, non le sentiment ou mouuement, mais la vie, qu'elle defend & affranchit de toute corruption & pourriture. L'animal à pour son palais le cerueau, & luy sont les puissances & actions sensitiues, motiues & intellectiues asseruies & assubiecties. Tãdis que l'homme à l'vsufruit de la vie, toutes des facultez sont en exercice, l'ame ne les tient oyseuses, & ne peuuent estant commandées par vne dame absolue estre seruantes inutiles. Elles donc-

qués ſe communiquent par le miniſtere des eſpritz naturel, vital & animal en toute l'eſtēduë des parties du corps humain, & n'y à que l'aſſiſtance des eſpritz, qui leur donne cours. Que ſi les eſpritz reparables de moment en moment, à raiſon de leur tenuité & ſubſtance aërienne, manquent de nourriture comment feront ilz leur office ? & s'ilz defaillent, ou en ſeront les facultez ? qu'elz effectz en tirerez vous ? partaut l'integrité & maintien des actions demeure par la ſubſtraction de tout ce qui peut empeſcher, ou endommager les facultez : & celles cy ſont en leur debuoir portées de leurs eſpritz determinement aux parties, qui ſont organes de leurs fonctions, & pour rendre ce ſeruice actuel & ordinaire, il faut que les eſprirz ſoient nourriz continuellement, afin qu'ilz puiſſent ſuffire à vne continuelle operation, telle qu'eſt celle de la nutrition, laquelle dure ſans ceſſe, & s'embeſongne iuſques au iour final de la vie. Que ſi le corps s'en peut paſſer la durée de quelques iours il ne faut l'eſtendre à des ſepmaines, à des mois, à des années, mais l'experience en ce ieune enfant fait voir le contraire, car il y à ſept mois qu'il vit ſans boire & ſans manger au veu & ſçeu de tout le monde. Or puis que c'eſt choſe de laquelle il faut auſſi peu doubter que du iour en plain midy, voyons quelz ſont les moyens de le conſeruer & tenir en vie ſans alimentz. Ie dis que cela eſtant, & rien ne ſe faiſant ſans cauſe, qu'il y doibt auoir vne cauſe vraye de ceſte inappetence & continuation de vie ſans nourriture. Mais d'où la tirerons nous ? ſera-ce des cauſes naturelles de l'inappetence ? comme de l'abſtraction du ſens commun, par quelque violent obiect : Où

de l'empeſchement des facultez, par le defaut des eſprits : Où de l'intemperie, mauuaiſe cõformation, ou ſolution d'vnité en l'organe de l'appetit : Où de l'obſtruction des venes : où de la repletiõ du corps en toutes ſes parties. Non, & toutes choſes bien & deuemẽt examinées ne peuuent admettre ceſte priuation de nourriture au corps humain, ſans vne notable læſion de la ſanté & de la vie. Car les cauſes manifeſtes qui introduiſent l'inappetence endommagent & ruinent les fonctions des parties, voire mettent fin à la vie ſi elles ne ſont retrẽchées, combatues & ſurmontées auec beaucoup de ſoing & d'induſtrie : & certes ſi l'entretien de la vie depend de l'aliment, la priuation du mãger & boire eſt vne aſſeurée voye à la mort. Et outre ce, ſi la vie conſiſte en chaleur & humidité, & ces deux des le premier abord de la vie ſe vont continuellement cõſommants, & qu'il n'y aye antre moyen de reparer le dechet que par le mãger & boire, il s'enſuit à faute de ceſte refection continuelle, cõme le dechet en eſt continuel, que l'homme en peu de temps perde l'vſage de la vie. Nous auons ſuffiſammẽt eſclarcy ceſte matiere au progrés de ce diſcours, il eſt doncques neceſſaires en la recherche de la vraye cauſe, de ſe ietter entre les bras d'vn ſubiect plauſible, auquel noz eſprits ayent le cõtentement d'acquieſcer. Ceux qui ont creu que l'on peut viure ſans boire & ſans manger vne lougue traitte de temps & neanmoins ſans la limiter penſent leur opinion eſtre fermement eſtablie quand ils mettent en auant que la chaleur naturelle peut eſtre petite, l'humeur radicale abondante, craſſe, denſe & viſqueuſe, & en vn ſubiect de temperament froid, & qui pour ce reſpect reſiſte

d'autant plus à la qualité consommante de la chaleur d'abondant qu'il peut se rencōtrer vne grande quantité de phlegme qui aura pouuoir d'employer la vertu & l'efficace de la chaleur naturelle, & l'entretenir sans besoing d'autre nourriture vne longue espace de temps. Voyons par le menu ce qui en est. Si la chaleur est supposée petite, d'autant en est elle plus tost dissipee:& si elle va tousiours se minant quelque peu d'autant plus tost veut elle estre reparée, c'est la raison qui à induit Hipocrates recognoissant la chaleur estre petite au decours de l'aage de conseiller aux vieux de faire plus de repas que les ieunes mais petits. Car pour la modicité de la chaleur ils sont incapables de beaucoup de nourriture, la quantité de laquelle la pourroit estouffer, tout ainsi qu'vn petit feu s'amortit par vne trop grande charge de bois où qu'vne lampe, quand la mesche est vsée, s'esteint aysement si on luy donne trop d'huille. Si la chaleur disent-ils est languide, & l'humeur tant radicale que acquise est abondante, ceste abōdance pourra de soy entretenir longuement ce feu consommant, & donnera subject de se passer de tout autre nourriture par vn long interual: mais si leur intētion est de parler de l'humeur radicale, ils se mescōtent: car la chaleur & l'humidité radicale ne fōt qu'vn corps & en ce corps indissolublement vnies,& si la chaleur est petite l'humidité le sera aussi: la mesure de l'vn est la mesure de l'autre. Si leur desseing est de se tourner du costé de l'acquise, & l'adouoer pour entretien de la chaleur, ils ne se trompent pas moins: car telle humeur acquise est extraicte de la nouriture, si doncques vous la retrēchez, l'humeur acquise ne peut subsister: estant

la ſource tarie le ruiſſeau demeure ſec. Ilz ſe donnent carriere quand ilz diſent que l'humeur de laquelle ſe repaiſt la chaleur peut eſtre glueuſe & eſpeſſe, mais ſi cõme ilz diſent, & nous le recõgnoiſſons auec eux, ell' eſt inuiſible, elle ne peut auoir l'eſpeſſeur qu'ilz ont imaginée. Les corps des flambeaux cœleſtes ſont viſibles, pourceque ce ſont le parties plus denſes de leur Ciel. Si doncques la denſité ſe rencontre en ceſte humeur, elle deburoit eſtre viſible, & quoy qu'elle ſoit diffuſe & vnie à toutes les parties du corps humain, toutesfois tel eſpanchemẽt n'eſt viſible, & ne tombe ſoubz le ſens de la veuë: Auſſi eſtce vne ſubſtãce ſubtile & vaporeuſe, & qui n'eſt denõmée huilleuſe & onctueuſe, qu'a la comparaiſon de l'huille & graiſſe, qui ſont matieres inflãmables & cõbuſtibles, eſquelles la chaleur n'eſt qu'accident, mais la chaleur en l'humeur radicale eſt vne ſubſtance, de laquelle Hippocrates entend parler quand il dit, que ceux qui croiſſẽt abõdẽt en chaleur naturelle, & veut mõſtrer que ceſte chaleur fait paroiſtre plus particulieremẽt ſa vertu & efficace en vn ſubiect vaporeus & humide mais ce ſubiect eſt inſeparable de la chaleur, & leur accouplement indiſſoluble, ne faiſans qu'vn corps, & quoy que diuiſement ilz puiſſent eſtre conſiderez par diſcours & abſtraction, ſi ſont ilz en effect vns, & vnis conioinctement, enſorteque iamais ilz ne ſe quittent que par l'extinction de l'vn & conſomption de l'autre & en vn meſme inſtant: car tant que la chaleur eſt en la matiere, & que la matiere eſt accouplée à la chaleur, la mort ne trouue à ſe placer. A l'aduanture qu'il ſe trouuera quelque temperament froid, auec lequel l'humeur radicale ſentira moins l'efficace

de la chaleur, i'y consens : mais ie dis, que cela ne peut empescher l'action continuelle de la chaleur en son humeur naturelle, puis que ce feu n'est iamais oysif, & qu'il va tousiours se consommant & l'humeur naturelle auec luy : Et ce consideré, Seneque disoit qu'en naissant nous mourons. Et puis le temperament froid, qui n'est que qualité, peut bien rendre les actions des parties languides & engourdies, mais elle ne peut empescher le cours de la chaleur naturelle, ny le flus de l'humidité radicale. Bien est il vray, que ceste chaleur peut estre d'autant plus affoiblie, que le temperament se trouue plus froid : & si nous supposons vn temperament froid auec exces, a dieu la chaleur naturelle : ce feu & esprit de vie s'esteint & amortit, comme nous en auons l'experience en ceux qui par la rigueur du froid, meurẽt transis & gelez : & les hommes au declin de l'aage & extreme viellesse, refroidis par leur complexion demesurement froide, sont bien tost esteints & conduits au dernier periode de leur vie. Ce qui suit & qu'ilz pensent estre à leurs aduantage à moins d'apparence de verité, que tout ce que dessus : Que le phlegme assemblé en quantité puisse sans renouuellement de nourriture entretenir vn long temps la chaleur & humidité radicale, ilz s'abusẽt fort : car si par le phlegme ilz entendent la partie du sang plus cruë, & qui peut estre perfectionnée és venes & parties, tandis qu'elle pourra acquerir ceste perfection, & que de fait elle sera conuertible en vne substance conuenable à l'humidité naturelle, la vie pourra subsister sans reprinse d'alimentz : mais le terme sera court, car la chaleur naturelle des parties par sa vertu coctrice

produict ceſt effect inceſſamment, & en la diſette de nouuelle nourriture ſe ſert de ceſte matiere qui eſt alimentaire. Si par le phlegme ilz ſont recognus parler d'vne matiere purement excrementeuſe, comme de celle qui tombe du nez en gouttes d'eaue ou de la morueuſe, ou de la vitrée, ou de celle qui à forme de plaſtre leur dire eſt ſans fondement: car telle pituite ne peut iamais eſtre alimentaire, & ne peut par aucune conuerſion auoir de la conuenance à la matiere delaquelle elle doibt eſtre aliment: deſorte que la chaleur naturelle n'en ſera iamais fomentée, ains ſeruira à la demolir & amortir. Leur creance n'eſt en rien fortiffiée par le denombrement de quelques animaux, qui muſſez aux cachotz de la terre, viuent tout vn hyuer ſans receuoir aucune nourriture, demeurans tout ce temps la ſtupefiez & endormis: ainſi le teſmoignent pluſieurs: mais ie ne ſçay s'ils ſont croyables aux animaux perfectz, cela eſt plus faiſable és inſectes, qui n'ont pour principes de leur vie & generation, qu'vne chaleur externe agiſſant en vne matiere impure. Mais poſons qu'il y en ayent, qui ſans aucun aliment viuent vne ſuitte de ſepmaines, ou de moys, pouuez vous inferer de la, qu'entre les hommes il y en aye auſſi qui priuez de toute nourriture, puiſſent couler beaucoup de ſepmaines, de moys & d'années en vne integrité de vie & de fonctions humaines, par la puiſſance des cauſes naturelles. Ie ne puis entrer en ceſt aduis: par-ce que tous ces animaux, deſquelz ilz nous parlent, ont cela de leur propre nature, de viure & pouuoir viure vn lõg temps ſans qu'ilz ayent beſoing de repaiſtre & determinement en la ſaiſon qui leur eſt precise: ceſt vne

proprieté de leur espece qui est generale & commune à tous ses indiuiduz. Il n'en va pas insi parmy les hommes. Dieu ne les à doués en les creant de ceste condition, qu'ilz puissent passer beaucoup de iours sans nourriture, il leur à conferé vne substance dissipable, car telz sont les principes de leur generation, la semence & le sang maternel, & la chaleur & humidité radicale qui en sont exprimée n'ont pas plus de priuilege: car le produit prent la nature du produisant. De la vient la necessité de boire & de manger en l'homme, il faut qu'à la mesure de la dissipation de sa substance, la reparation se face, autrement la mort luy est certaine. C'est vne loy à laquelle tout autant qu'il y à d'hommes, sont asseruiz, & nul n'en peut estre naturellement dispensé. Aussi ce qui conuient à vn indiuidu selon son espece, il conuient vniuersellement aux indiuiduz de ceste espece. Or de viure sans manger & sans boire, n'est de la nature de l'espece humaine ainsi nul des hõmes n'a ce priuilege de sa nature & ne luy peut appartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine, il s'en treuue vn qui viue sans boire & sans manger, que la cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que viure plusieurs sepmaines, moys & années, la santé n'estant point interessée, ny les actiõs animales & vitales, ny les naturelles en la plus part endommagées, il faut qu'il y aye vne suspension de la qualité cõsommante de la chaleur, & vne maintenue de l'humidité naturelle en vn estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment, le

corps perd ſa force, ſa ſubſtance s'euapore la peau ſe couure de rides, s'attache aux os, tous les membres ſe desſeichent, & ſont ſaiſis d'vn maraſme mortel. Nous acquieſçons doncques à la ſuſpenſion, & l'eſtabliſſant nous ſommes à l'abry de tout doubte. Les Theologiens la tiennent, & la ſoubmettent à la toute puiſſance de Dieu, elle ſe verifie par infinis exemples, qui ne ſont ſubiects à controolle. Ceſt à luy ſeul à qu'il appartient de rompre le cours ordinaire de la nature il faict remonter les eaues contre leur ſource, ſepare du feu ſa qualité bruſlante, arreſte le Soleil au milieu de ſa courſe, chãge les eaues en ſang & en vin, & qui malgré la priuation rend aux Aueugles la veuë, aux ſourds l'ouye, aux muets la parolle, aux morts la vie. Auſſi peut il ſuſpendre l'effect de la chaleur naturelle, & faire que l'humidité radicale ne ſe conſomme point en l'homme & tout autant de temps que ſa toute bonté le voudra permettre, ſans quil ſoit beſoing de viures pour le conſeruer. Mais ceſte voye eſt extraordinaire, ceſte façon eſt retiree du cours commun des cauſes naturelles. Ie ne veus m'eſtendre dauãtage en ce ſubiect, ny ne veus encourir le reproche d'eſtre ſorty des termes de ma profeſſion. Il me ſuffit vous auoir repreſenté, que le corps humain ſe mine & conſomme de moment en moment: que la ſubſtance diſſipée veut eſtre reparée par la meſme meſure du temps: Que ceſte neceſſité de manger & de boire à eſté verifiée en tout ce qui eſt conſiderable au corps humain en la ſubſtãce, facultez & actions: Que n'y la foibleſſe & petiteſſe de la chaleur naturelle & humeur radicale, n'y l'eſpeſſeur imaginaire de ceſte ſubſtance, ny l'aſſiſtance d'vn temperament froid,

ny lamas d'vn phlegme ne peut empeſcher laction de la chaleur en ſoy meſme : & que pour ſa diminution cõtinuelle il faut vne reſtauration non interrompuë, Et enſuitte de ce, nous concluons, que par les cauſes euidẽtes & naturelles la vie ſans alimẽts ne peut ſubſiſter:ains que par alimẽts elle doibt eſtre continuee. Ceſte loy eſt telle que Dieu la impoſée à la nature de l'homme, elle eſt inuiolable,ceſt vne neceſſité qui ne ſe peut rompre ny forcer. Et partant voir vn enfant de dix ans auoir vie, & fermeté en ſes actions,depuis ſept mois ſans manger, ſans boire, ſans rendre aucun excrement,ſans emaciation, ſans apparence de maladie, eſt vn effect du tout hors de la nature des hommes,& dependant d'vne cauſe extraordinaire & ſurnaturelle. Ie m'attends bien que ce diſcours,qui s'eſchappe pour voir le monde, &m'a eſté tiré pour ſeruir à mon amy, qui deſiroit l'entretenement de ſa requeſte,ſera examiné & poſſible contredit : Ie n'en ſeray ialoux, n'ayant rien qui m'affectionne & touche plus viuement, que de voir la verité des choſes recognue en vn ſubiect plein d'admiration, & auquel la puiſſance du Souuerain Createur eſt manifeſte, qui pour ſa gloire ſe diſpenſe, quand il luy plaiſt, de l'ordre qu'il à eſtably en toutes les choſes créées.

SECOND DISCOVRS.

LORS que mon discours de l'inappetence sur le subiect d'vn enfant de Vau-profonde confins de Sens, fut mis soubs la presse, desia sept mois s'estoient escoulez, pēdant lesquels luy, qui n'auoit encore attaint l'an dixiesme de son aage, s'estoit conserué en vie sans boire, sans manger, sans rendre aucuns excrements. Nous auons tenu cela pour vn grand merueille, mais ce qui nous le faisoit admirer d'auantage, estoit l'integrité de ses actions, & embonpoint des parties sans apparence d'emaciation. Enuirō ce temps la, l'enfant fut mené à Fōtaine-bleau, pour le faire veoir au Roy & à la Royne. Au retour pour ce qu'il fut ramené en charrette & rudoyé de hoquets, il se trouua foible, s'alicta & desista de marcher, demourant tousiours en son inappetence, & sans dechet de sa premiere habitude. Vers la feste des Roys en l'annee presente il se recognut plus ferme, commença de se leuer & soustenir, chemina mais courbé, comme il aduient à ceux qui arriuent à vne vieillesse caduque, par la foiblesse des espris & declin de la chaleur naturelle. I'estois resolu de le voir sur le lieu, pource que i'ē auois escrit soubs l'asseurāce que m'endōnerēt personnes dignes de foy qui tous estoient tesmoings oculaires, ne s'estandant lors ma curiosité plus oultre. Et pource qu'allant sur le lieu ie ne pouuois luy donner plus de troys heures

& que ce temps me sembla trop court pour le bien recognoistre, i'aduisay par l'entremise de mes amis de le faire venir en ma maison auec la plus grande douceur que faire se pourroit, ie lay eu par ce moyen le vingt & vingt & vniéme de Mars. Le iour qu'il arriua estoit dedié à vne foire annuelle, fut conduit sur le lieu, & de la descend chez moy : Et pource que ayant pris sa nourriture au village peu frequanté, & proche d'vn bois, son humeur parmi ceux qui luy sont incongnuz se trouue vn peu rude & sauuage. Pour l'appriuoiser ie luy donne quelques bagatelles & amusements de petits enfans, & par ce moyen ié gaigne sur sa rusticité & nature agreste vn peu de priuauté. Ayāt aduis, qu'aux ouuertures que lon luy faisoit de boire & de manger il se piquoit fort, ie dōnay ordre que lon ne luy en parlast point, cependant ie le considere curieusement, me familiarise auec luy autant que ie puis, & fais en sorte que ie le rend plus maniable moins farouche. Chacun est desireux de le veoir, & la foule l'importunoit & la refuyoit. Et pource qu'il me sembloit auoit du cōtentemēt quād on luy faisoit veoir quelques ioliuetez, ie le fis cōduire en vne maison assez proche de la mienne & quasi en frōt, ou se faisoit mōstre d'vne fontaine artistemēt elaborée, garnie de pompes forcees, tuyaus, cuuettes, bassins, figures, roues mouuantes, ressorts a plusieurs effetz. La luy fit donnee vne place, de laquelle il pouuoit a son aise auoir la veuë entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, iusques a ce que la nuict venue, se resentant de quelque lassitude, il est ramené en ma maison, s'approche du feu, demeure assis quelques temps, &

apres vn peu de relache il demande le lict : iusques a la il n'auoit fillé les yeux ny en chemin, ny depuis sa venuë. Il se couche dort & repose doucement, on le veille pour recognoistre ce qu'il feroit en dormant, il demeure quoy iusques à ce que la nuict passee & le iour venu il se resueillast de soy mesme, demanda a se leuer & a prier Dieu, sçachant qu'il estoit esueillé, i'entre en la garderobe en laquelle il estoit, ie le veoy, le touche, parle a luy, le trouue assez gay, & auoit contentement du repos de la nuict, ie luy fay apporter vne chemise, desirant de le voir & obseruer nud, il ne la refuse point, despouille la sienne frãchement, endosse celle que ie luy fais donner. En sa nudité ie le touche par tout, ie prens garde à toutes les parties du corps, ie n'y truue que redire, toutes se trouuent bien formees, reuestues de chair & sans amaigrissemẽt. Ie porte la main sur la poictrine & sur la regiõ du cueur, i'en sens le battemẽt ferme & bien reiglé, ie touche les arteres, le poux se trouue bon, ie l'auois ia manié plusieurs fois & recogneu esgal en son esleuation & depression, dilatation & cõtraction. La langue se trouue assez coloree, le flair insipide les dents sans crasse, la face en son tout recommandable le front haut & large mediocrement, les ioues remplies, les yeux brillans mais noirs, & vn peu enfoncez son regard est vn peu triste & farrouche, mais enuisagez le pere, & vous iugerez que c'est vn rapport de ses yeux, le nez paroist bien formé, & ha vne eminence de beauté sur les autres parties de la face, la bouche est petite, les leures sont assez colorees, encore que tout le visage soit blesme, le manton tient du poinctu & du rond, la teste est couuerte medio-

crement de cheueus. Certes l'Enfant eſt vn ſubiect admirable, l'eſtat auquel il ſe voit du tout merueilleux, & ſa vie ſans boire & ſans manger plus que merueilleuſe, ayant deſia ſain & dru frãchi pluſieurs mois de ſon inappetence. Ceſte cõſideration a fait, que i'ay creu ce premier examẽ deuoir eſtre ſuiui d'vne ſecõde reueuë. I'obtins doncques du Pere de l'Enfant, qu'il me ſeroit ramené es feſtes de Paſques, ce qui s'effectua, & lors le Pere fut ſeparé de l'Enfant, il coucha ſeul, & l'Enfant a cela que la ſolitude ne luy apporte point de crainte. Ie n'eu pas moins de ſoing de le conſiderer que la premiere fois, lors il me ſembla plus ferme, moins courbé & moins rude. Son humeur eſt fort enfantin, auſſi a il les impreſſions & affections d'enfant, il s'offroit a benir la table, & y eſtoit porté de ſon propre mouuement, nous voyoit boire & manger, ſans faire demonſtration que cela luy depleuſt, reſpondoit aux interrogations qui luy eſtoient faictes, s'entretenoit de bagattelles, formoit des demandes ſur les obiects qui ſe preſentoient à ſes yeux, alloit & venoit de chambre en chambre, deuiſoit auec mes domeſtiques. Ie l'ay encore eu en ma maiſon deux autres fois, Aux feſtes de Pentecoſte & autant de temps que la premiere & ſeconde fois. Ie le trouuay ceſte troiſieſme plus droict, plus ferme & plus fort qu'au parauant, mais il ne me ſembla poinct que le corps eut pris aucun accroiſſemẽt, ains eſtoit retenu en vne meſme grandeur & groſſeur ſi eſtoit il plus prompt à cheminer & faiſoit veoir qu'ẽ beaucoup de choſes il eſtoit amelioré, la memoire ne luy manquoit point des noms de mes domeſtiques, car il ſe reſouuenoit & diſcernoit fort bien les anciẽs

qu'il auoit veu des nouueaus. Il s'estoit rendu plus priué, & pourueu que l'on luy promit quelque chose, il se laissoit mener ou l'on vouloit ce qui me donna plus de plaisir, fut le maniment d'vn miroir, il se voyoit dedãs & cherchoit au derriere ce qu'il voyoit en la glace, & auec vn petit baston qu'il y faisoit passer s'essayoit de toucher la forme representee. Vn de noz Chirurgiens le mena en sa maison, il luy fait voir son Cabinet, manier quelques ferremans à vifs il les desassembla, puis les remit en leur premiere forme assez industrieusement. La derniere fois que ie l'ay eu chez moy & veu, fut en Septembre dernier & les premiers iours du mois. Vn gentilhomme qui estoit à Sens, pour affaires qui regardoient Monsieur le Conestable, desiroit le voir, & soubz la promesse d'vn plumache alla en son logis auec luy, & ou il voulut: aussi ie le trouuay tout redressé, plus ferme sur ses pieds & plus vif. Ie scay bien que toutes les fois que ie l'ay eu, que le temps de son seiour en ma maison, a esté sans boire, sans manger, sans desir & sans rendre aucuns excremens: & quant ie l'ay eu en quelque part qu'il allast on me rendoit bon compte de ses deportemens. Ie ne puis aussi me defier de son absence: car il n'y a personne de Vauprofonde ou du voysinage qui ne tesmoigne son abstinence totale, cessation de boire & de manger & de reiections d'excremens de puis dix-neuf moys. Ie croy que ceste curieuse recherche que i'en ay faicte, donnera subiect a ceux qui ne l'ont veu, d'adiouster foy a ce discours qui ne peut estre que veritable, ayant pour caution infinies personnes, & mon honneur qui m'est autant, voires plus pricieux que la vie. Mais ie

ne puis passer soubs silence que de toutes les choses que i'ay obseruees, celle qui est la plus remarquable, & qui me rauit le plus est le sommeil, en luy esgal & conforme, & en duree & au temps, à celuy duquel son saisis ceux qui conseruent leur vie auec le boire & le manger : & ce rauissement est fondé sur la nature proprietez & causes du sommeil, qui est vne affection en laquelle les fonctions sensitiues & motiues, la respiration exceptee sont discontinuees & intermises. Et pource que ces fonctions dependent des facultez, & que les effects ont vn mesme principe que leurs causes, estant le cerueau le siege & le principe des facultez animales, il l'est consequemment des fonctions : de la nous inferons que le sommeil qui donne relache & intermission aux fonctions animales, appartient au cerueau. Or ce qui nous tire en admiration, regarde principalement la cause efficiente du sommeil. Tous aduouent que c'est vne vapeur extraitte de l'aliment, laquelle s'esleue au cerueau, ou s'espaississant par la froide complexion de ceste partie, lie, garrotte, arreste les esprits & les rend immobiles, empesche leur influence, comme feroit vn gros & espais nuage les clairs rayons du Soleil, iusques a ce que ceste vapeur soit attenuee & dissipee, leur estant la liberté de se glisser & respandre par toutes les parties restituée. Supposant la vapeur estre cause efficiente du sommeil, & qu'elle procede de l'aliment, puis que l'Enfant duquel il s'agit ne boit ny ne mange, il n'y peut auoir de vapeur de la part de l'aliment. & cessant laquelle le sommeil doibt cesser, qui est vn effect, l'estre & conseruation duquel depend de la vapeur, comme la pluye des vapeurs

qui s'efleuent en la moyenne region de l'air. Auſſi le ſommeil nourriçon de la vapeur, ainſi qu'ell'eſt fille de l'aliment ne peut ſubſiſter, ſi l'aliment vient à manquer à la vapeur, & la vapeur au ſommeil. Ores eſt il que l'Enfant, ſubiect de ce diſcours, vit ſans boire & ſans manger, & partant ne s'engendre en luy ceſte vapeur, qui eſt productrice du ſommeil. Mais paſſant outre & ne nous arreſtant a ceſte cauſe commune, diſcourõs d'vne autre qui giſt au reflus & retour des eſprits & de la chaleur influente vers les parties internes. Car en ce retour, le ſommeil interuient qui donne repos aux fonctions animales, iuſques a ce que les eſprits diſſipez par veilles, ou par quelque grand trauail, ſoient par la conuerſion de la nature agente vers l'alimẽt reparez, & en telle quantité accreus, qu'ils puiſſent ſuffire aux operations animales: operations qui ont de l'intermiſſion, & ceſſent pour vn temps: parce qu'elles ne ſont fomẽtees, ny entretenues de leur propre trauail. Il ne leur en va pas comme aux fonctions naturelles, car celles cy trauaillent ſans interruption & relaſche, d'autant qu'en ceſte action continue, elles ſe preparent l'aliment, qui les fomente & maintient. Auſſi la fin pour laquelle le dormir à eſté donné à l'homme, eſt à ce que reſueillé, renouuellé & renforcé d'eſpris, il puiſſe commodement effectuer ce qui eſt du debuoir des fonctions animales. Nous recueillons de cecy, qu'en la retraction des eſprits, intruſion & conuerſion de la chaleur vers les parties internes, l'aliment doibt ſeruir de matiere, pour la regeneration & reſtitutiõ des eſprits diſſipez: deſorte que la carence & priuation de l'aliment, rend la perte des eſprits

irreparable : consideré que leur reparation deriue de ceste source, comme le ruisseau du bouillon de la fontaine. Et partãt l'Enfant duquel nous parlons, par le defaut de l'aliment, est incapable de ceste regeneration & renfort de nouueaux esprits. Et si la retrocession & renuoy au dedans tant des esprits que de la chaleur se faict en luy, & que les parties externes soient abandonnees de leur assistance, qu'en peut il reussir, puis que le subiect qui est l'aliment, sur lequel ils se doibuent employer, ne s'y rencontre pas? si tant est que la vapeur, qui doibt reialir de l'aliment ne soit point, pource que cestuicy manque, les esprits aussi qui n'abandonnent les parties externes, que pour la coction & perfection de l'aliment, n'auront ceste resaillie pour l'effet d'vne chose qui n'est point : autrement ceste action n'a ny but, ny fin, & nature contre son cours feroit vne chose sans desseing. Ores est-il qu'elle a pour but la perfection & coction de l'aliment, afin d'en tirer la vapeur, laquelle grossie & condensee introduit le sommeil, & à ce que de ceste mesme matiere elle produisit nouueaux esprits, lesquels apres l'interruption du sommeil & resolution de la vapeur, puisse se couler librement & sans obstacle vers les parties detenues en repos pour l'accomplissement de leurs fonctions. Tant y à que toutes ces choses considerees, il se veoit que cette petite creature non alimentee, n'a rien en soy qui puisse exciter le sommeil reiglé & naturel, puisque la matiere & les moyens luy manquent, & que naturellement rien ne se faict de rien. Si ce n'est que l'on voulut imaginer vne euaporation, qui seroit non de l'aliment, ny de la retrocession des espris & chaleur,

ains du sang laquelle donnast estre au sommeil, mais telle imagination seroit sans fondement. Car si le sang s'euaporoit, n'estant reparé par la nourriture, depuis dix neuf moys & plus que l'enfant en est priué, que la faculté appetitiue est abolie, il fust du tout exangue & aride. Ie dis plus, qu'il n'auroit peu subsister, n'ayant rien en soy qui peut le maintenir. Car en fin tout corps qui s'euapore, s'il n'est reparé, se deperit & vient à neant. Ores s'est-il conserué, du iour qu'il a cessé de boire & de manger, plain, charnu & sans emaciation, vit auec les fonctions ordinaires, dort & sommeille à la mesure des autres, n'est point arresté, ny attaché au lict, & presentement est tel qu'il estoit des l'entrée de son inappetence. Voila en fin ce que nous auons remarqué en luy & obserué, & tenois auec subiect ce merueille fort grand. Aussi pouuons nous dire que tout est en luy outre le cours ordinaire de la nature humaine, & que c'est vn effect qui appartient à vne cause surnaturelle, comme i'en ay faict assez bonne preuue en mon premier discours. Ie me fermeray icy sans entrer en vne plus longue estendue de parolles, me contentant d'auoir satisfaict à la curiosité & au desir de ceux, qui ont surmonté la volonté que i'auois de ne publier ceste mienne obseruation: si ell'a du merite, & qu'elle puisse estre vtile l'obligation de me l'auoir extorquee leur en sera deuë.

I'adiousteray pour les curieux que le nom de l'Enfant est Iean Godeau, duquel les Pere & Mere sont encore viuãs qui sont tenus pour gens de bien & sans estre taxez d'aucun mauuais bruit parmy leurs compatriots & voisins.